avant la bataille de Philippes. (Volt.) *Il y avait des* GÉNIES *mâles et des* GÉNIES *femelles; les* GÉNIES *des dames s'appelaient, chez les Romains, de petites Junons.* (Volt.) ‖ Sylphe, gnome, fée ou autre créature spirituelle, à laquelle on attribuait un rôle spécial dans la nature : *Les* GÉNIES *des bois.*

L'Alhambra! L'Alhambra! palais que les *génies*
Ont doré comme un rêve et rempli d'harmonies,
Forteresse aux créneaux festonnés et crouelants.
V. HUGO.

— Par anal. Influence que certaines personnes ou certaines circonstances heureuses ou malheureuses exercent sur la destinée de quelqu'un : *Le mauvais* GÉNIE *de ce temps-ci, c'est le* GÉNIE *du doute.* (Ballanche.) *La liberté est le* GÉNIE *tutélaire de la cité.* (G. Cavaignac.) *La liberté est le* GÉNIE *protecteur du foyer domestique.* (Lamenn.) ‖ Circonstance heureuse ou malheureuse attribuée métaphoriquement à une volonté mystérieuse : *Quel bon* GÉNIE *nous a envoyé ici? C'est un mauvais* GÉNIE *qui m'a inspiré cette idée.* ‖ Être métaphorique qui préside à quelque chose, qui est donné pour en être le moteur : *Le* GÉNIE *du mal règne sur la terre. Le* GÉNIE *de la douleur est le plus fécond de tous.* (Mme de Staël.)

— Talent naturel extraordinaire, capable de créer en son genre quelque chose de grand et d'original : *Un homme, une femme de* GÉNIE. *L'essence de* GÉNIE, *c'est la sagesse.* (Platon.) *Le* GÉNIE, *c'est la patience.* (Buff.) *Ce n'est point par le* GÉNIE *qu'on fait fortune et qu'on est heureux.* (Volt.) *Quand la nature crée un homme de* GÉNIE, *elle lui secoue son flambeau sur la tête, et lui dit : « Va, sois malheureux! »* (Diderot.) *Le* GÉNIE *ne doit servir qu'à manifester la haute sagesse de l'âme.* (Mme de Staël.) *Le* GÉNIE, *au milieu de la société, est une douleur, une fièvre intérieure dont il faudrait se faire traiter comme d'un mal, si les récompenses de la gloire n'en adoucissaient pas les peines.* (Mme de Staël.) *Si le génie enfante, c'est le goût qui conserve.* (Chateaub.) *Le* GÉNIE *est le plus haut degré du talent; c'est le talent créateur.* (Ampère.)

Le *génie* a besoin de liberté pour vivre.
A. BARBIER.

C'est pour la vérité que Dieu fit le *génie*
LAMARTINE.

Qui n'accepterait avec joie
Le *génie* au prix du malheur?
V. HUGO.

. . . Envoi du ciel ou présent du hasard,
Le *génie* est sans père et le talent bâtard.
L. BOUILHET.

. . . . . On a vu le vin et le hasard
Ins irer quelquefois une muse grossière,
Et fournir, sans *génie*, un couplet à Linière.
L. BOUILHET.

Le *génie* est un dieu tout de gloire et de flamme,
Son vol n'est limité ni des cieux ni des mers,
Ses ailes, ses regards embrassent l'univers.
LEBRUN.

Un homme de *génie* apparaît : il est doux,
Il est fort, il est grand, il est utile à tous;
Il marche, il lutte; hélas! l'injure ardente et triste,
A chaque pas qu'il fait, se transforme et persiste.
V. HUGO.

— Talent, savoir-faire, imaginative; aptitude spéciale : *Le* GÉNIE *de l'intrigue. Il est bon de s'accommoder à son sujet, mais il est encore meilleur de s'accommoder à son* GÉNIE. (La Font.) *Si vous avez une étincelle de* GÉNIE, *allez passer une année à Paris : bientôt vous serez tout ce que vous pouvez être ou vous ne serez jamais rien.* (J.-J. Rouss.) *Le* GÉNIE *des idées est le comble de l'esprit; le* GÉNIE *des expressions est le comble du talent.* (Rivarol.) *Les hommes ont le* GÉNIE *de la vérité, les femmes seules en ont la passion.* (Lamart.) ‖ Caractère distinctif, nature propre : *On connaît le* GÉNIE *des peuples, et il les fait toujours fasciner par les mêmes voies.* (Boss.) *Le* GÉNIE *des Français est de saisir vivement le côté ridicule des choses les plus sérieuses.* (Volt.) *Le* GÉNIE *de notre langue est la clarté et l'élégance.* (Volt.)

. . . . . Du ciel la prudence infinie
Départ à chaque peuple un différent *génie.*
CORNEILLE.

— Personne de génie; personne considérée au point de vue de ses aptitudes naturelles et distinctives : *Homère est un grand* GÉNIE. *Un* GÉNIE *étroit rapetisse tout à sa taille. Ce sont les grands* GÉNIES *qui enfantent les grands desseins.* (Fonten.) *C'est le sort des grands hommes et de leurs ouvrages d'être copiés et imités sans cesse par de petits* GÉNIES. (Grimm.) *Les* GÉNIES *attirent l'injure; les grands hommes sont toujours plus ou moins aboyés.* (V. Hugo.)

. . Les moindres défauts de ce grossier *génie*
Sont ou le pléonasme ou la cacophonie.
MOLIÈRE.

Sitôt que d'Apollon un *génie* inspiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent.
BOILEAU.

— Iconogr. Figure ailée d'enfant ou d'homme représentant un être moral : *Le peintre a placé dans les angles les* GÉNIES *des arts et des sciences.*

— Pathol. Caractère d'une affection réfractaire : GÉNIE *inflammatoire.* GÉNIE *bilieux.*

— Art mil. Art de construire des travaux d'attaque et de défense; corps de troupes exercé à ces travaux : GÉNIE *militaire. École du* GÉNIE. *Arme du* GÉNIE. *Régiment du* GÉNIE. *Capitaine du* GÉNIE.

— Mar. Art des constructions navales; corps d'officiers chargé de la partie scientifique de ces constructions : *Le* GÉNIE *maritime.*

— P. et chans. et Archit. Art des constructions civiles; corps d'ingénieurs chargé de ces constructions : *Le* GÉNIE *civil.*

— Jeux. Nom donné, pendant la Révolution, par certains fabricants de cartes, aux figures qui remplaçaient les rois, parce qu'elles représentaient des génies : *Avoir un quatorze de* GÉNIES. *Tierce au* GÉNIE *de cœur.*

— Loc. adv. *De génie*, D'inspiration, par le génie propre de l'auteur, et non par un effort de l'art : *Les vers de Boileau, forts et harmonieux, faits* DE GÉNIE, *quoique travaillés avec art, pleins de traits et de poésie, seront lus encore quand la langue aura vieilli.* (LA BRUY.) Je sens que mon esprit travaille *de génie.*
BOILEAU.

— **Epithètes.** Vaste, profond, puissant, éclatant, extraordinaire, immense, prodigieux, admirable, merveilleux, divin, sublime, rare, précieux, audacieux, heureux, mâle, fier, orgueilleux, lumineux, lucide, subtil, pénétrant, actif, infatigable, habile, élevé, inventeur, inventif, fécond, facile, inépuisable, poétique, rapide, fougueux, turbulent, intrigant, ambitieux, insatiable, opiniâtre, obstiné, inquiet, tourmenté, nuisible, dangereux, funeste, fatal, destructeur, faible, maigre, impuissant, indécis, rebuté, étouffé, épuisé, affaibli, usé, méconnu, dédaigné, méprisé, oublié.

— **Syn. Génie, esprit.** V. ESPRIT.

— **Génie, aptitude, capacité,** etc. V. APTITUDE.

— **Antonymes.** Médiocrité, nullité.

— **Encycl.** Esthét. Voilà un de ces mots qui échappent à la définition, sur lesquels il est facile d'écrire des volumes sans pouvoir en épuiser la matière. Quoi de plus mystérieux, de plus insaisissable, de plus indescriptible que le *génie?* Cherchez des images, amoncelez des métaphores, vous pourrez peut-être nous faire entrevoir de loin, par des comparaisons et des exemples, quelque chose de ce que renferme ce petit mot, si gros d'idées; jamais vous ne trouverez une définition précise, rigoureuse, entière de ce terme, à la fois si complexe et si simple. Si nous voulons emprunter à Kant sa terminologie bizarre, nous pourrions dire de l'idée du *génie* ce qu'il dit de toutes les idées esthétiques et des sentiments qui s'y rapportent : elle est *inexposable*, c'est-à-dire que non-seulement nous ne pouvons pas démontrer que telle œuvre est une œuvre de *génie*, mais même nous sommes dans l'impuissance de donner l'idée du *génie* à celui qui ne l'a pas, et de réduire cette idée à une expression intellectuellement précise. Mais, avant de chercher à définir le *génie*, il est naturel, et il sera instructif d'examiner le mot en lui-même, et de consulter le langage, cette philosophie instinctive de l'humanité. Que nous apprend l'étymologie? Le mot *génie* vient du substantif latin *genius*, qui se rattache lui-même au verbe *gigno* pour *gigeno*, engendrer, et au grec γένος, γίγνομαι pour γγένομαι (même sens). Tous les mots latins, grecs, sanscrits qui ont été formés par la racine *gen* ou *gen* indiquent la création, l'invention, la production. Le *génie*, c'est donc évidemment la faculté de produire, de créer, d'inventer. C'est aussi (et peut-être même ce sens est-il le plus ancien) tout pouvoir vraiment naturel, tout ce qui est créé avec nous, inné, *ingenium*, spontané enfin.

Ce n'est pas assez encore de rattacher le mot *génie* au latin et au grec : il faudrait montrer comment des mots *genius* (démon) et *ingenium* (caractère) s'est formé notre mot si complexe de *génie*, et il faudrait faire l'histoire de ce terme, montrer comment il a été d'abord synonyme de *caractère, tempérament, nature;* comment il a fini par signifier surtout nature d'élite, faculté rare, talent de création et d'invention. Il faudrait même étudier ce mot dans les autres idiomes modernes où il figure avec un sens plus ou moins voisin de celui que nous y attachons. « On le retrouve, dit M. Philarète Chasles, sous la même forme et changeant seulement de désinence, chez tous les peuples de l'Europe. Malgré son origine romaine, il a pénétré parmi les races teutoniques. Les Allemands, dont le dictionnaire renferme assez peu d'emprunts au latin, lui ont donné le droit de bourgeoisie; les Anglais s'en servent fréquemment; les Italiens lui ont conservé sa signification primitive et romaine. En France, il s'est paré d'un éclat nouveau, d'un sens presque merveilleux. Rien de plus incomplet que le dictionnaire qui semble le plus complet; rien de moins exact que l'exactitude des lexiques; jamais ils ne rendent les inspirations. Mais les idées infinies que les diverses races prêtent à la même parole; ce sont les mêmes sons, mais non plus le même sens. On se trompe si l'on croit avoir exprimé la même idée en se servant des mots *genius* (latin), *genio* (italien), *genius* (anglais), *genius* (allemand), et *génie* (français). »

Le même écrivain fait remarquer encore d'une manière judicieuse comment en France, dans ce pays d'action et de positivisme, on ne reconnaît le *génie* qu'aux hommes qui ont su agir et faire leurs preuves. Pour être revêtu de l'auréole du *génie*, il ne suffit pas chez nous d'avoir conçu de grandes choses, il faut en avoir fait. Le *génie* restant à l'état virtuel, et incapable de passer à l'acte, est *incompris*, comme chez nous. « Au contraire, dit M. Philarète Chasles, parmi les peuples du Nord, le *génie* est considéré en lui-même et pour lui-même. Chez les Anglais, le mot *genius* a étrangement dégénéré. Pour eux, un homme de *génie* est plutôt celui qui a des dispositions naturelles, que celui qui marque son passage sur le globe par des actions mémorables. » Au reste, ce n'est guère que depuis le milieu du XVIIIe siècle que le mot *génie* a définitivement reçu l'acception que nous lui donnons encore; pendant le XVIe et le XVIIe siècle, on l'employait beaucoup plus fréquemment dans le sens de *génie* propre, individualité de caractère. Ce mot exprimait alors surtout l'intelligence active et dirigée par la volonté. Bossuet dit de la princesse Palatine que « son *génie* se trouva également propre aux divertissements et aux affaires. » Il va même, dans l'oraison funèbre de Condé, jusqu'à faire du *génie* une sorte de *faculté secondaire* de l'intelligence. « Vivacité, pénétration, grandeur et étendue de *génie*, voilà pour l'esprit. » — « Nous disons également, dit L. Racine, qu'un homme a peu d'esprit et qu'il a un faible *génie*. Lorsque nous disons qu'il faut étudier le *génie* d'une nation, nous entendons alors par ce mot l'honneur de la nation, son caractère et son goût. Quelquefois, par ce même mot, nous entendons seulement la facilité qu'on a pour quelque chose, et Boileau s'en sert lorsqu'il veut persuader que, pour louer, il ne peut trouver rien au-dessus du *génie* qu'il a besoin de la chercher pour médire; alors, dit-il,

Je sens que mon esprit travaille de *génie.*

» L'auteur de *Britannicus* (c'est toujours L. Racine qui parle) donne à ce même mot une signification toute particulière, quand, pour exprimer la crainte qu'il a de Néron devant Agrippine, il lui fait dire :

Mon *génie* étonné tremble devant le sien.

Ici Racine ne fait que traduire Plutarque, qui rapporte une prédiction faite au jeune Antoine, à propos d'Octave : « *Evite ce jeune homme, ton* génie *redoute le sien.* »

Pourtant, même au XVIIe siècle, on voit le mot *génie* employé dans le sens moderne. C'est ainsi que Boileau l'applique aux grands hommes de son temps dans son *Epître à Racine* :

Mais par les envieux un *génie* excité
Au comble de son art est mille fois monté.

La Bruyère lui-même avait nettement indiqué les nuances qui séparaient le *génie* des mots avec lesquels on le confond trop souvent : « Talent, goût, esprit, *génie*, choses différentes, non incompatibles. » (*Ouvrages de l'esprit*, ch. I.) Mais c'est surtout à partir du XVIIIe siècle, comme le remarque M. Philarète Chasles, que le terme se précise et restreint son acception, en s'ennoblissant, pour ainsi dire, et en acquérant un sens moins large, mais plus haut. « Il était une expression qui donnait l'idée des conquêtes de l'intelligence et de l'extrême supériorité conquise par la pensée sur la force brute, lorsque toute la hiérarchie féodale du XIIe au XIVe fut sur le point de crouler à la fois. Mais la pensée, comme toutes les conquêtes, ne manqua pas de s'exagérer à elle-même sa propre victoire; elle se proclama créatrice et choisit à dessein, pour exprimer l'orgueil de son pouvoir, le mot qui exprimait la faculté d'enfantement et de création, *génie*. »

La vérité est que le mot *génie*, au XVIe, au XVIIe, au XVIIIe et même au XIXe siècle, a toujours un double sens; mais une de ces deux acceptions tend de plus en plus à s'effacer, à mesure que l'autre s'accentue davantage. Aujourd'hui, en effet, le mot *génie* s'entend surtout des hautes conceptions de l'intelligence, de la création sublime dans les arts, de l'énergie de caractère dans la vie, de la capacité innée et prime-sautière de dominer les hommes, de les maîtriser par l'admiration, l'émotion, la surprise, et quelquefois même par la crainte.

Voilà, en abrégé, l'histoire du mot. Essayons maintenant d'esquisser la chose.

Qu'est-ce qu'avoir du *génie?* A cette question on a répondu de bien des manières. Avant de tenter de répondre nous-même, faisons parler l'histoire. Les littérateurs, les poètes, les philosophes, les médecins ont présenté tour à tour des théories différentes. Eclairons le sujet en rapportant ces divers témoignages.

— I. LE GÉNIE D'APRÈS LES POÈTES ET LES LITTÉRATEURS. Dominons d'abord la parole à un poète de *génie*, à V. Hugo :

Je suis l'auditeur solitaire,
Et j'écoute en moi, hors de moi,
Le je ne sais qui du mystère
Murmurant le je ne sais quoi.

Ce « je ne sais qui du mystère, » c'est le *génie* inspirant le poète. Le *génie*, en effet, d'après l'idée commune que s'en font les poètes, est la voix d'un dieu ou de Dieu en homme. C'est l'Esprit qui souffle où il veut. Les hommes de *génie* ont tous un démon familier qui les meut et les anime. Ils peuvent dire avec Euripide : θεὸς γὰρ ἐν τοῖς ἔργοις, ou avec Ovide, qui reprend la même pensée et la développe :

Est deus in nobis; agitante calescimus illo.

Oui, c'est un dieu, mais un dieu caché, un *dieu inconnu*, comme celui dont parle Virgile quelque part :

Quis deus? incertum est : habitat deus.

On voit que cette théorie du *génie*, conçue comme une invasion du divin en l'homme, n'est pas nouvelle. C'est une tradition que les poètes se sont passée religieusement de main en main; que les uns ont acceptée sincèrement, les autres par pure convention. Tous ne paraissent pas y croire de bonne foi, et, par exemple, l'enthousiasme de Rousseau, voulant peindre cet assaut du *génie*, nous touche médiocrement, malgré la grandeur du ton et malgré l'ampleur du rhythme :

Tel, aux premiers accès d'une sainte manie,
Mon esprit alarmé redoute du *génie*
L'assaut victorieux;
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le possède,
Et voudrait secouer du démon qui l'obsède
Le joug impérieux.
Mais sitôt que, cédant à la fureur divine,
Il reconnaît enfin du dieu qui le domine
Les souveraines lois,
Alors, tout pénétré de sa vertu suprême,
Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.
J.-B. ROUSSEAU.

André Chénier lui-même, ce *génie* antique égaré parmi les modernes, est-il plus convaincu que Rousseau de la réalité de son démon, qu'il compare, au lieu du *génie*, à l'aiguillon poursuivant sans cesse la malheureuse Io?

Celui qu'un vrai démon presse, enflamme, domine,
Ignore ou tel supplice : il pense, il imagine.
Un langage imprévu, dans son âme possédé,
Naît avec sa pensée, et l'enchante, et le guide.
Les images, les mots que le *génie* inspire,
Ou l'univers entier vit, se meut et respire,
Source vaste et sublime et qu'on ne peut tarir,
En foule en son cerveau se hâtent d'accourir;
D'eux-mêmes ils vont chercher un nœud qui les [rassemble;
Tout s'allie et se forme, et tout va naître ensemble.
Sous l'insecte vengeur envoyé par Junon,
Telle Io tourmentée, en l'ardente saison,
Traverse en vain les bois, et la longue campagne,
Et le fleuve bruyant qui presse la montagne;
Tel le bouillant poète, en ses transports brûlants,
Le front échevelé, les yeux étincelants,
S'agite, se débat, cherche en d'épais bosages
S'il pourra de sa tête apaiser les orages,
Et secouer le dieu qui fatigue son sein.
De sa bouche à grands flots, ce dieu dont il est plein
Bientôt en vers nombreux s'exhale et se déchaîne,
Leur subtile torrent roule, saisit, entraîne.
Les tours impétueux, inattendus, nouveaux,
L'expression de flamme aux magiques tableaux
Qu'à trempé la nature en ses couleurs fertiles,
Les nombres tour à tour turbulents et faciles,
Tout porte au fond du cœur le tumulte et la paix,
Dans la mémoire au loin tout s'imprime à jamais.
C'est ainsi que Minerve, en un instant formée,
Du front de Jupiter s'élance tout armée,
Et, secouant le glaive, et la casque guerrier,
Et l'horrible Gorgone à l'aspect meurtrier.
A. CHÉNIER.

Si nous arrivons maintenant au temps actuel, nous rencontrons encore dans nos poètes contemporains la même théorie, quelque peu transformée, il est vrai, mais toujours surnaturelle et mystique. Lamartine, qui se battait d'avoir renoncé au bagage mythologique et aux antiques traditions du Parnasse, n'en a pas moins gardé les vieilles idées sur l'inspiration du poète. Sans doute, ce n'est plus Apollon et les doctes sœurs qu'il invoque; mais il lui faut encore un dieu, pour lui expliquer à lui-même son *génie*; son éloquence et ses émotions, son cœur et son cerveau ne suffisent pas. Il ne croit pas qu'on soit poète à si bon marché. Ce cœur, ce cerveau, c'est une puissance mystérieuse qui les anime et qui les fait vibrer; c'est l'esprit divin qui s'empare de l'homme. Ce n'est plus la Muse, c'est la Grâce, et nous ne gagnons pas beaucoup au change.

Et moi, Seigneur, aussi pour chanter tes merveilles,
Tu m'as donné dans l'âme une seconde voix.
Plus pure que la voix qui parle à nos oreilles,
Plus forte que les vents, les ondes et les bois!
Les cieux s'ouvrent grâce et tu me nomme *Génie;*
C'est un souffle affaibli des bardes d'Israël,
Un écho dans mon sein, qui change en harmonie
La retentissante voix de ce monde mortel,
Mais c'est surtout ton nom, ô roi de la nature,
Qui fait vibrer en moi cet *instrument divin.*
Quand j'invoque ce nom, mon cœur plein de murmures,
Résonne comme un temple où l'on chante sans fin.
. . . . . .
Non, mon Dieu, non, mon Dieu, *grâce à mon saint* [*partage,*
Je n'ai point entendu monter jamais vers toi
D'accords plus pénétrants, de plus divin langage,
Que ces concerts mêlés qui s'élèvent en moi!

Mais la pensée manque à ce brûlant délire,
Pour contenir ce feu, tous les mots sont glacés.
Eh! qu'importe, Seigneur, la parole à ma lyre?
Je l'entends, il suffit : tu réponds; « c'est assez! »

Don sacré du Dieu qui m'enflamme,
Harpe qui fais trembler mes doigts,
Sois toujours le cri de mon âme,
Dieu seul rapporte ma voix.
Il frémit d'amour et de crainte,
Quand, pour toucher ta corde sainte,
Son esprit daigna me choisir,
Moi, devant lui moins que poussière,
Moi, dont jusqu'alors l'âme entière
N'était que silence et désir!
. . . . . .
Ah! quand ma fragile mémoire,
Comme une urne dont l'onde a fui,
Aura perdu ses chants de gloire,
Que ton Dieu t'inspire aujourd'hui,
De ta défaillante harmonie
Ne rougis pas, ô mon *génie!*
Quand ta corde n'aura qu'un son,
Harpe fidèle, chante encore
Le Dieu que ma jeunesse adore,
Car c'est un hymne que son nom!

Ailleurs, le même poète trouve de plus belles images encore pour peindre, comme Rousseau, les atteintes de l'inspiration et du *génie* poétique :

Ainsi, quand tu fonds sur mon âme,
Enthousiasme, aigle vainqueur,
Au bruit de tes ailes de flamme
Je frémis d'une sainte horreur.
Je me Débats sous ta puissance,
Je fuis, je crains que ta présence
N'anéantisse un cœur mortel,
Comme un feu que la foudre allume,
Qui ne s'éteint plus et consume
Le bûcher, le temple et l'autel.

A toutes ces peintures de l'enthousiasme et de l'inspiration, nous préférons ce simple vers d'un poète contemporain de Lamartine :

L'art peut faire des vers, le cœur seul est poète.

On pourrait pourtant encore, même dans les *Nuits* d'Alfred de Musset et dans les *Visites* de sa muse, retrouver un souvenir de la tradition acceptée par les poètes ses devanciers. Mais, comme celui-ci a su rajeunir cette muse, à laquelle il rapporte son *génie!* Est-ce la Camène antique au port majestueux, à la voix sonore et sublime et qu'on ne peut tarir, a perdu tous ses attributs mythologiques. C'est une vierge mi-païenne, mi-chrétienne, fille d'Ossian plutôt que d'Homère; c'est une amante qui se donne au poète, et non une déesse qui le protège : plus d'allégorie froide, plus de mythe. Le *génie* du poète a pris une forme, et voilà tout, et la forme la plus gracieuse, la plus idéale possible. Musset a conservé quelque chose de la vieille théorie, mais il a su également imiter en restant original, et être original en restant raisonnable.

Tel n'est pas le caractère d'une autre classe de poètes, qui ont voulu, eux aussi, transformer cette convention caduque du *génie* surnaturel, mais qui n'ont fait que la rendre plus ridicule encore.

« Il y a une trentaine d'années, dit M. Janet dans son livre le *Cerveau et la pensée*, une école littéraire pleine d'imagination et de talent, mais dont on connaît les désordres et les écarts, répandit dans le public, sur la *nature et l'essence du génie*, sur ses privilèges, ses attributs, ses conditions extérieures, une théorie qui scandalisa singulièrement les esprits paisibles et sensés. L'homme de *génie* dut être considéré comme une créature à part, à laquelle les lois communes n'étaient pas applicables; il était en dehors et au-dessus des lois morales et des lois sociales : le désordre en était la condition indispensable. Je ne sais quoi d'obscur et de grossier, mêlé aux plus grands raffinements, en était le témoignage extérieur le plus certain. Qu'était-il en lui-même? Une inspiration descendue. En même temps, on ne trouvait pas assez d'expressions pour l'exalter, ou plutôt on ne trouvait d'images dignes de lui que dans la religion : l'art était une mission; l'artiste, un révélateur. Tout se changeait en ange et en démon. Nous, alors enfants, qui avions été nourris dans ces étranges visions, nous ne pouvions pas croire que les hommes supérieurs fussent des personnes naturelles, et nous ne pouvions nous figurer M. de Lamartine qu'une lyre à la main et les yeux au ciel. »

Telle est bien, en effet, à part quelques exagérations du critique, la théorie romantique du *génie*. Pour en trouver les formules, il suffirait de relire les manifestes de l'école de 1830 et les principales préfaces littéraires de M. Victor Hugo. Ce dernier n'a pas abandonné sa doctrine sur le *génie*, et il y a quelques années seulement, en 1864, dans son livre sur *William Shakspeare*, il a repris d'une manière plus hardie et plus franche encore la célèbre théorie des *génies-pontifes*.

« Il y a ici-bas un pontife, dit-il; c'est le *génie : sacerdos magnus.* »

Et alors commence l'apothéose du *génie*, non pas seulement de celui de Shakspeare, mais du *génie* universel, qui se personnifie de loin en loin dans les Homère, les Dante, les Victor Hugo. Les hommes de *génie* sont des prêtres du beau. Dans le poète s'aperçoit qu'il ravale le *génie* en le faisant, pour ainsi dire, le résultat d'une intervention surnaturelle. *Autrum adjuvat vatem.* Plus d'originalité des lors, plus de grands hommes : il ne reste plus que des pythonisses, des extatiques, des illuminés. Aussi l'auteur proteste-t-il contre cette interprétation de sa pensée. « Prendre au pied de la lettre, dit-il, le démon que Socrate se suppose, le buisson de Moïse, et la nymphe de Numa, et le dive de Plotin, et la colombe de Mahomet, c'est être dupe d'une métaphore. » Il ne faut pas croire non plus que Shakspeare, comme le prétend Forbes, se livrait à des pratiques de *magie*, et que « le peu de bon qu'il y a dans ses pièces lui était dicté par un *alleur*, un esprit. » — « L'œuvre semblant surhumaine, on a voulu y faire intervenir l'extra-humain : dans l'antiquité, le trépied; de nos jours, la table... La sibylle a un trépied, le poète non. Le poète est lui-même trépied. Il est le trépied de Dieu. Dieu n'a pas fait ce merveilleux alambic de l'idée, le cerveau de l'homme, pour ne pas s'en servir. Le *génie* a tout ce qu'il lui faut dans son cerveau... Ceux qui s'imaginent qu'un poème comme le *Roi Lear* peut être dicté par un trépied ou par une table errent étrangement. Ces œuvres sont des œuvres de l'homme. Dieu n'a pas besoin de faire aider Shakspeare ou Calderon par un morceau de bois... Ne diminuons pas les grands travailleurs terrestres par des hypothèses de collaborations mystérieuses qui ne sont point nécessaires; laissons au cerveau ce qui est au cerveau, et constatons que l'*œuvre des génies est du surhumain sortant de l'homme.* »

Ainsi, voilà la définition du *génie* d'après V. Hugo. Elle n'est pas sans grandeur. Mais en dit-elle plus que le mot *génie* lui-même?

En face de cette école romantique pour laquelle le *génie* doit être tenu comme un phénomène extraordinaire dont les causes sont uniquement dans la nature et dans les mystérieuses influences de la constitution et de la naissance, il est une école que l'on pourrait appeler *classique*, et qui semble, au contraire, ne reconnaître le *génie* qu'aux hommes formés par une longue étude et une pratique assidue des règles de l'art. L'inspiration encore joue son rôle dans cette théorie; mais, seule, l'inspiration est plutôt un danger qu'un avantage, et aboutit au mauvais goût ou au délire, si elle n'aide pas le *génie*. Le travail, la patience, la lime, voilà ce qui fait les œuvres durables. L'homme de *génie*, c'est l'écrivain patient et laborieux. C'est la Sorbonne de Boileau, qui veut apprendre à Racine l'art de faire difficilement des vers faciles. C'est la théorie de Le Batteux, de Buffon lui-même, de La Harpe et consorts. Mais cette école a fait son temps. Si les romantiques, en l'attaquant, se sont portés eux-mêmes jusqu'à l'excès opposé, toujours est-il qu'ils avaient raison de la combattre. Au lieu d'expliquer le *génie*, cette école le supprime. Cette correction, dont elle fait une qualité de premier ordre, est un produit artificiel conciliable avec le talent, mais non avec le *génie*. Cette correction incontestable est d'être libre, spontané, sans souci des règles, sans arrière-pensée, sans scrupule et sans repentir.

— II. LE GÉNIE D'APRÈS LES PHILOSOPHES. En somme, rien de bien net, rien de vraiment instructif dans ces différentes théories empruntées aux lettrés et aux poètes. Le caractère commun se dégage-t-il de toutes ces métaphores, de ce langage mythologique ou allégorique : c'est le caractère mystérieux et surnaturel du *génie*. Inspiration, même enthousiasme, intervention de la muse, de la grâce chrétienne, ou invasion de l'infini dans l'être humain, voilà, en résumé, ce que nous disent les poètes. Passons aux philosophes, et voyons si nous trouverons dans leurs écrits une analyse instructive et plus complète de ce phénomène, dit sa nature et de ses lois.

Si l'on veut remonter jusqu'à Platon (*ab Jove principium*), on peut rapporter à la question du *génie* ce qu'il dit de l'enthousiasme en plusieurs endroits, et en particulier dans l'*Ion*. Le *génie*, d'après cette conception platonicienne, serait une sorte de délire divinement inspiré : θεῖα μανία.

On peut rapprocher encore de cette théorie du *génie* et de l'inspiration la doctrine professée par beaucoup de philosophes anciens sur les *démons* et les *esprits*. Thales disait, par exemple, que tout est plein de dieux dans la nature (Aristote, *De anima*, I, 5; *De mundo*, chap. VI). Xénocrate multipliait aussi les démons (v. Paoli, *Real Encyclopædie*, à l'article GENIUS). La religion et la philosophie romaine reprirent cette tradition : chaque homme a son *génie*, « *Genius natalis quem quisque in genesi sortitur.* » (Censorinus, *De die natali*, chap. III.) Mais c'est plutôt un protecteur, un témoin, qu'un *génie* inspirateur. Il semble, d'ailleurs, que les philosophes romains aient écarté bientôt cette intervention surnaturelle pour l'attribuer les productions du *génie* qu'au tempérament privilégié de l'écrivain. Le *génie* est un don de nature. Ce don mystérieux, cette espèce de double vie qui permet à l'homme de *génie* de transfigurer le monde extérieur par la contemplation du monde invisible qu'il porte en lui, et qu'il voit en se repliant en lui-même, tout cela se retrouve admirablement exprimé dans le célèbre passage de Cicéron sur Phidias. « Phidias, ce grand artiste, quand il faisait une statue de Jupiter ou de Minerve, n'avait pas sous les yeux un modèle particulier dont il s'appliquait à exprimer la ressemblance; mais au fond de son âme résidait un certain type accompli de la beauté, sur lequel il tenait ses regards attachés et qui conduisait son art et sa main. » De même Raphaël dira plus tard : « Comme je manque de beaux modèles, je me sers d'un certain idéal que je me forme : *Io mi servo di certa idea, che mi viene alla mente.* »

C'est surtout chez les modernes que l'on a songé à analyser les œuvres du *génie* et à creuser les racines de cette merveilleuse faculté, l'esthétique et la critique sont deux sciences qui devaient se développer parallèlement.

Un écrivain célèbre de son temps, aujourd'hui bien oublié, Dubos, explique le *génie* par l'habileté qu'un homme a reçue de la nature de faire bien et facilement certaines choses que les autres hommes ne peuvent faire ou ne font que mal, quelque peine qu'ils se donnent (*Réflexions sur la peinture et la poésie*, II, chap. I).

Pour avoir une définition du mot *génie*, dit Helvétius dans son *Discours sur l'esprit*, il faut s'élever aux idées les plus générales, et, « pour cet effet, prêter une oreille extrêmement attentive aux jugements du public. Le public place également au rang des *génies* les Descartes, les Newton, les Locke, les Montesquieu, les Corneille, les Molière, etc. Le nom de *génies* qu'il donne à des hommes si différents suppose donc une qualité commune qui caractérise en eux le *génie*. Pour reconnaître cette qualité, remontons jusqu'à l'étymologie du mot *génie*, puisque c'est communément dans ces étymologies que le public manifeste le plus clairement les idées qu'il attache aux mots. Celui de *génie* dérive de *gignere, gigno*, j'enfante, je produis : il suppose toujours *invention*, et cette qualité est la seule qui appartient à tous les *génies* différents. » (Helvétius, *De l'Esprit*, discours IV.)

Ainsi, d'après Helvétius, le caractère principal auquel le *génie* est reconnaissable, c'est le don d'invention de la part de celui qui en est doué. L'homme de *génie* est poète, au sens propre et étymologique de ce mot. Voltaire dit de même : « Ce terme d'artiste du *génie* devrait désigner, non pas indistinctement les grands talents, mais ceux dans lesquels il entre de l'invention. C'est surtout cette invention qui paraît sait un don des dieux, et *ingenium quasi ingenitum*, une espèce d'inspiration divine. Or, un artiste, quelque parfait qu'il soit dans son genre, s'il n'a pas point d'invention, n'est point original, n'est point réputé *génie*; il ne passera pour avoir été inspiré que par les artistes ses prédécesseurs, quand même il les surpasserait. » (*Dictionnaire philosophique*, article GÉNIE.) Parmi les Allemands, Albert de Haller (*Gœtting. gelehrte Zeitung*) définit l'homme de *génie* celui qui a été particulièrement doué pour une chose, et qui s'est uniquement appliqué à développer ce don particulier. Wieland décrit les *génies* comme des esprits singuliers et supérieurs. Enfin Kant, comme Helvétius et Voltaire, considère surtout le *génie* comme le talent d'inventer. « On applique, dit-il, ce nom seulement à un artiste qui sait produire, et non pas à celui qui connaît la théorie sans passer à la pratique, et encore on réserve ce nom à celui qui, en produisant une œuvre, crée au lieu d'imiter, et crée une œuvre qui mérite à son tour d'être imitée. » Le *génie* serait donc, selon les expressions mêmes du philosophe de Koenigsberg, un talent *original et exemplaire*. Le champ spécial du *génie* est l'imagination, parce que cette faculté est celle qui se tient le moins sous la servitude de la règle, et qui est, par conséquent, le plus susceptible d'originalité. Au point de vue psychologique, Kant remarque que l'on donne ce nom mystérieux de *génie* à l'artiste qui ne peut s'expliquer à lui-même les explosions de cette force originale dont il est doué, qui reste incompréhensible à lui-même. Une des plus brèves et des plus belles formules de Kant sur le *génie* est celle-ci : *Le génie est la faculté par laquelle la nature donne des règles à l'art.* (*Critique du jugement*, § 48.) Kant traite cet important sujet à deux reprises différentes, d'abord dans la *Critique du jugement*, comme nous venons de le dire, puis dans son *Anthropologie*, §§ 54 et suivants. Un philosophe qui se rattache à l'école de Kant, le docteur Schneider, expose ainsi, d'après le maître, les qualités essentielles du *génie* : Le *génie* peut être reconnu à sept attributs principaux dont voici les noms, en conservant la terminologie allemande : l'*originalité*, l'*exemplarité*, la *totalité*, l'*individualité*, l'*unanimité*, l'*idéalité* et l'*instinctivité*. Nous aurons l'occasion de revenir pour notre propre compte sur ces différentes qualités du *génie*, et nous essayerons d'expliquer et de critiquer ces distinctions kantiennes.

Hegel, dans son *Esthétique*, s'occupe plus de l'art que du *génie*; mais il reconnaît que quelques œuvres, quoiqu'étant pas le résultat du travail et de l'imitation, ou même du choix harmonieux des formes que présente la nature. Prétendre qu'il puisse en être ainsi, ce serait, dit-il, « méconnaître le procédé tout spontané du *génie*, l'inspiration qui crée d'un seul jet, et la remplacer par un travail qui n'aboutit qu'à produire des œuvres froides et sans vie. Sous ce rapport, l'art ne peut ni s'apprendre ni se transmettre : c'est un don du *génie*... Aussi l'imagination est-elle un autre point de vue pour nous plus fausse, car l'homme, comme tel, est aussi né pour la religion, pour la réflexion, pour la science; en d'autres termes, comme homme, il a la faculté de s'élever à l'idée de Dieu et d'arriver à la connaissance scientifique des choses. Il n'a besoin pour cela que d'être né et d'avoir été formé par l'éducation et l'étude. Mais il en est autrement pour l'art. Celui-ci exige une disposition toute spé-